

Je m'interroge sur des expressions telles que

“vivre à Péra”, “être Levantin”, “vivre comme un Levantin”, “être élevé et éduqué en Levantin”. Pour les définir, ne serait-ce que par rapport à moi, et pour en tracer la topographie historique, il me faut remonter aux temps reculés, voire aux années où je n'avais pas encore vu le jour. Il est bien évident que ce processus est valable dans ses grandes lignes et avec ses nombreuses variations, non seulement pour moi, mais pour tous les Levantins d'Istanbul et de Turquie, qu'ils admettent, ou non, qu'ils soient Levantins.

J'ignore pourquoi mon grand-père est parti de Naples pour émigrer à Istanbul, je ne l'ai jamais su, je n'en ai jamais été curieux, pour la bonne raison que j'étais fort peu intéressé par l'arbre généalogique de ma famille. Quelle qu'en soit la raison, chômage, passion d'aventure ou l'irrésistible appel de l'Orient, mon grand-père Gennaro - San Gennaro étant le patron protecteur de la ville de Naples, une grande partie des Napolitains portent le nom de Gennaro - quitte Naples où il travaillait comme cuisinier et arrive à Istanbul vers le milieu du siècle passé. Il n'est désormais plus cuisinier, mais contre-maître ou simple ouvrier. Il aurait d'abord travaillé à la construction ou à la réparation du môle de Haydarpaşa, avant de reprendre sa première profession comme maître-cuisinier à l'Ambassade d'Italie, alias Palazzo Venezia, rue Tomtom Kaptan.

La rue Tomtom Kaptan a évidemment changé, mais pas

**GIOVANNI
SCOGNAMILLO**

Etre Levantin à Istanbul

autant qu'on pourrait le croire : le bâtiment de l'Ambassade, qui date de 1695, est encore debout, ainsi que l'entrée du jardin de l'Ambassade de France et ses écuries qui se trouvent en face, et le bâtiment du coin qui nous apporte le souffle de la révolution française avec son inscription "Liberté, Egalité, Fraternité". Certains bâtiments comme le Consulat d'Italie, le Lycée italien (ex-Lycée austro-hongrois) se sont effondrés, ou sont sur le point de s'écrouler ou bien encore sont en réparation. Ainsi décrite, la rue Tomtom Kaptan est comme une petite Italie. D'autant plus que, si on y ajoute l'Eglise Sainte-Marie Draperis, (placée sous la protection de l'Ambassade d'Italie), dont la façade donne sur l'avenue Istiklal, et deux côtés (en tenant compte de ses annexes) sur la rue Postacılar, cette impression de Petite-Italie s'accroît. Parmi les habitants de l'immeuble "Glavani" où réside l'auteur de ces lignes, il se trouve quatre familles de nationalité italienne et trois familles de la même nationalité vivent dans d'autres immeubles de la rue. Il ne manque plus, je crois, que la Mafia!

Mon grand-père Gennaro, cuisinier à l'Ambassade d'Italie, se marie, un jour, avec une fille d'une autre famille napolitaine établie à Izmir. Lui est cuisinier et sa femme accoucheuse. Il est étonnant que, de ce couple napolitain, naissent seulement deux garçons. Mon père Leone et son grand-frère Michel. Le deuxième fils du cuisinier ouvrira une boutique de vin et liqueurs après une brève tentative comme employé de banque, puis se lancera dans le monde du cinéma, à Yeşilçam, qu'il ne quittera pas jusqu'à la fin de ses jours. Quant au premier, après avoir participé à la Première Guerre Mondiale, il s'établira de nouveau à Istanbul, sera engagé à la Banque Ottomane et travaillera dans diverses succursales de cette banque, notamment en Anatolie, jusqu'à sa retraite.

Telle est la contribution napolitaine à ma "levantinité", mais l'amalgame ne s'arrête pas là, car il y a aussi la souche maternelle. Celle-ci est d'origine génoise; elle s'est établie dans l'île de Tinos au XVIIe siècle où elle possédait des terres et une ferme. D'ailleurs, à Tinos, une île grecque, la majorité de la population constituait une sorte de minorité, de confession non pas orthodoxe, mais catholique, et d'origine génoise ou vénitienne. Une minorité abhorrée par les habitants grecs de l'île qui en appelaient les membres : "Francs", "semences de Francs" ou

encore “chiens de Francs”...

Le Levantin est un Fran- d'eau douce, une confusion d'Occident et d'Orient, sinon une synthèse. Ce que nous appelons “Levantin de Turquie” n'est évidemment pas uniquement originaire de Pera (Beyoğlu) ou d'Istanbul, mais aussi d'Izmir (Smyrne) ou d'Iskenderun (Alexandrette). C'est souvent un Méditerranéen ou un Egéen. Quant au Levantin de Péra, c'est une espèce à part; d'ailleurs Péra est sujette à lotissement de la part de diverses minorités depuis la conquête de la ville : les Grecs habitent à Tarlabası, à Kalyoncu Kulluğu, à Kurtuluş et à Fener ; les Juifs à Kuledibi, à Karaköy et à Balat, les Arméniens un peu partout et les Européens, ainsi que l'élite des minorités, entre Galata et Taksim, puis, peu à peu sur les rives du Bosphore et aux îles, qu'on avait coutume d'appeler, du temps de mon enfance, “îles aux Princes.”

Si le quartier de Beyoğlu d'il y a cinquante ans est présent, bien qu'en lambeaux, dans ma mémoire, je ne suis pas né assez tôt pour connaître la Péra légendaire. Parce que Péra s'est éteinte avec la Première Guerre Mondiale et la création de la République pour céder sa place à Beyoğlu, épurée ou en voie d'épuration des miasmes des Capitulations ou du colonialisme. Quant à ce que nous appelons l'ancien Beyoğlu, celui-ci a commencé à changer de face vers la fin de la Deuxième Guerre Mondiale, il reçut un rude traumatisme avec les événements des 6 et 7 Septembre¹ et, enfin, il a réussi à se conformer à l'époque. Et moi, j'ai vu, vécu et senti les traces et les reliques de Péra, telles qu'elles ont survécu jusqu'au Beyoğlu de mon enfance et de ma prime jeunesse.

Etre un Levantin de Beyoğlu, c'était, dans l'essentiel, une question de milieu, d'éducation, de tradition, de culture, même de religion (et de passeport). Je dis bien “c'était”, car il ne reste plus guère cette chose qu'on appelle Levantin ; du reste, il ne pouvait plus en rester. Il peut subsister, tout au plus, une vieille génération où perdure une prétention de “levantinité” ; une

1 La nuit du 6-7 septembre 1955, les manifestations déclenchées par la nouvelle de l'explosion d'une bombe qui avait été déposée à la maison d'Atatürk, à Salonique, dégénérèrent, dans un atmosphère tendue par le problème chypriote, en une émeute qui donna lieu au pillage des biens meubles et immeubles appartenant à des citoyens turcs d'origine grecque.

dernière génération, de moins en moins nombreuse, qui ne s'intègre pas à la société, ou qui, dirait-on, refuse ou évite de s'y intégrer, qui perpétue un brin de nostalgie pour cet esprit de privilège dans sa vie fermée. Je dirais qu'une des caractéristiques de la levantinité réside dans cette fuite de l'intégration, dans ce processus de transformation de ce monde intérieur, avec tous ses souvenirs, toutes ses nostalgies et habitudes en un petit monde et consiste à considérer comme encore valable et réels tous les confins (raciaux, nationaux, religieux, sociaux) de l'ancien Beyoğlu et, encore, de l'ancienne Péra, à vivre dans une tour d'ivoire sans existence réelle, et à exister dans un mode de vie artificiel, isolé des phénomènes réels et du monde, en tant que dernières reliques de ce mode de vie...

Il est quasiment impossible d'être Levantin sans être cosmopolite, c'est-à-dire appartenir à la *cosmopolis*. Car le cosmopolitisme du Levantin provient d'une confusion de nationalités, de races, de langues et de religions. En fait, le Levantin, émigré ou d'origine émigrée par nature, est une sorte d'apatride ou un égaré.

Je pense à mon propre cas : comment puis-je me définir, sinon comme un Levantin cosmopolite, puisque je descends de deux familles, dont l'une a quitté l'Italie et l'autre, (toutefois d'origine italienne) les îles grecques, pour venir s'établir à Istanbul et y élever ses enfants ? Les origines et les sources en Italie, les pieds en Turquie !

A propos, dans quelles directions se forme, ou plutôt se disperse l'identité ou la recherche d'identité (pour reprendre l'expression chère à Ayşe Şasa) du Levantin ?

Il y a un-demi siècle, l'espèce humaine habitant Beyoğlu ne pouvait être qualifiée que de l'épithète "levantine". Je pense toutefois que cette étiquette ne me sied pas parfaitement ; je ne le dis pas par snobisme ou dénégation, mais parce que j'ai abouti à une certaine intégration, une intégration culturelle que la plupart de ma génération n'a pas réussi à réaliser. Bien sûr, je ne me suis pas débrouillé tout seul, les conditions ont été favorables et certaines tendances du milieu dans lequel je me trouvais et mes goûts personnels y ont contribué, sans oublier l'influence de mon père, établi rue Yeşilçam² à partir de 1951.

² Rue des cinémas et des compagnies de production cinématographique.

Mon éducation débuta à l'Ecole primaire Royale Giuseppe Garibaldi, à Yeniçarşı. Je passe en revue les photos prises à l'école primaire : il ne reste plus guère personne de ces classes communes à Istanbul. Certains se sont établis à l'étranger, certains sont morts, certains ont disparu sans laisser de trace. Toute une génération, la dernière génération levantine, s'est évaporée. Les enfants de cette génération ont, pour la plupart, préféré s'établir à l'étranger. En somme, nous sommes sur le point de disparaître dans les pages de l'histoire, avec notre Beyoğlu et notre Péra.

Une obligation naturelle du Levantin était de vivre dans le milieu levantin/cosmopolite. Non par orgueil, je crois, mais plutôt par un sentiment d'infériorité/supériorité, faute de ne pas pouvoir trouver sa vraie place. Ou alors, un attachement et une nostalgie exagérés, nourris de souvenirs, pour le passé, pour l'atmosphère des Capitulations, pour un petit monde prétendument supérieur, pris comme modèle. Ce qui n'est en fait qu'une projection de tout un Occident.

Il convient de rappeler que de mon point de vue Beyoğlu n'était pas un mythe. Plutôt qu'une petite Italie ou une petite France, il n'était rien d'autre qu'une colonie, une séquelle de colonie. Sa disparition au cours de l'histoire ou sa dissolution au sein de la ville en pleine expansion et évolution, par diminution proportionnelle du nombre d'habitants de Beyoğlu ou leur intégration partielle, doivent être considérées comme une conséquence de l'histoire dans ses multiples dimensions.

Mes grand-pères et mes grand-mères connaissaient à peine le turc. Ma grand-mère n'était, je crois, guère passée au-delà du pont de Galata. Elle connaissait l'Avenue Istiklal, Tarlabası, Taksim, Feriköy, Şişli et Bomonti, le Bosphore et les Iles, Bostancı où nous avions coutume de passer l'été et Moda où nous allions assister à la messe le dimanche.

Durant les deux générations qui m'ont précédé, les Levantins n'avaient pas à apprendre le turc. Même dans ma prime enfance, à Beyoğlu, on parlait autant grec et français que turc. Les artisans, les boutiquiers ou les commerçants qui n'étaient pas d'origine minoritaire savaient bégayer un peu de "langue franque" ou tenaient à leur service un employé d'origine minoritaire. Un exemple à titre d'illustration : bien qu'originaire de la région de la Mer Noire, le charbonnier de la rue Asmalimescit savait parler,

tant bien que mal, le grec, nécessaire à son commerce.

Quant à la génération qui m'a précédé, comme elle avait étudié dans des écoles étrangères d'avant la République, elle a dû apprendre le turc après les études, parfois à un âge avancé. Pour les hommes qui se lançaient dans le monde des affaires, il était nécessaire d'apprendre la langue turque, pour les ménagères, c'était facultatif ou dépendait des exigences du milieu dans lequel elles vivaient.

Un point mérite l'attention : les auteurs levantins de la génération qui m'a précédé ont écrit leurs récits, leurs poésies, leurs souvenirs et leurs livres en langue étrangère, de préférence en français. (Duhani³, Sperco, Puller, Karasu, Primi, etc.) Ce n'est pas pour faire mon propre éloge que je le souligne, mais je crois être le seul Levantin, sinon la seule personne de nationalité étrangère, de la dernière génération à avoir travaillé dans la presse turque et rédigé tous ses livres en langue turque.

Ce problème linguistique était dû au fait que Beyoğlu était un espace typique, *sui generis*. Jusqu'au milieu du siècle dernier, Beyoğlu était la zone des ambassades, des consulats, des églises, des hôtels privés, des élites minoritaires, des étrangers et Francs d'eau douce.

J'ai, sous la main, un volume de la *Revue de Constantinople, politique, financière et littéraire* dirigée et publiée par le Viconte Alfred de Gaston, daté de 1876. Je cite, en témoignage, certains titres qui touchent à la haute-société et qui reflètent le panorama social de ce Beyoğlu cosmopolite du siècle dernier :

– Bal masqué au Théâtre Cocordia. Entrée : une livre turque.
Question : M. Manasse, propriétaire du Restaurant du Luxembourg, donnera-t-il un bal cette année?

– Spectacle au Théâtre des variétés : La Grande Duchesse d'Offenbach, avec, dans le rôle principal, monsieur Berlinguard, fort connu des spectateurs.

– Bal du Nouvel An à l'Ambassade France.

– Bal à l'Ambassade de Autriche-Hongrie.

3 A titre d'exemple, on peut citer, de Saïd Naum-Duhani, *Vieilles Gens, Vieilles Demeures* (éd. Du Touring et Automobile Club de Turquie, 1947) ou des souvenirs publiés sous forme de feuilleton comme *Cinquante ans d'Oisiveté, Feuilletés éparés* ou *Chez Maritza*.

- Arbre de Noël à l'Ambassade de Russie.
- Cocktail d'inauguration à l'Hôtel particulier de M. Foster, directeur général de la Banque Ottomane.
- La même nuit, réunion chez Negroponti. Parmi les participants, le fameux banquier Georges Zarifi et la chanteuse-amateur Diaz de Soria.
- Récital donné par la Contesse Sadowska, fort connue de la haute-société de Péra.
- Dîner de la colonie grecque chez Monsieur Sumaripa.
- Nuit de Carnaval chez Artin N..., à Ortaköy.
- Funérailles de Monsieur Aleon (l'ex-rue Aleon, aujourd'hui rue Ayhan Işık, tirait son nom de cette famille et de sa maison qui s'y trouvait) etc...

Telle était la Péra de l'année 1876 et des années qui suivirent. Une zone complexe formée par la fusion des colonies étrangères au sein de la ville d'Istanbul (ou plutôt en dehors de la ville d'Istanbul). Et les Levantins, de génération en génération, ont vécu et se sont fossilisés dans cette espèce de zone particulière, privilégiée.

Les Capitulations œuvraient, bien évidemment, en faveur de cette minorité, de ces gens heureux dans leur psychose minoritaire. J'avais écouté, dans mon enfance, maintes histoires de Levantins qui gagnaient l'immunité territoriale de leur ambassade en jetant par terre leur passeport et en mettant le pied dessus pour se soustraire des mains des *zaptiye* (gendarmes ottomans). Une aventure de ce genre est arrivé à mon oncle.

A partir de la Première Guerre Mondiale jusqu'à la Libération de la ville par les Turcs, cette Péra cosmopolite/levantine a ouvert ses bras d'abord aux Allemands, puis aux forces d'occupation⁴. On ne saurait imaginer qu'il en fût autrement : les colonies étrangères embrassaient leurs propres compatriotes, leurs soldats. En libérateurs ? Je ne pense pas tellement, car le Beyoğlu levantin était, depuis des lustres, une zone franche. D'autant plus que l'occupation amenait le désordre et engendrait la tension. Parce que les forces d'occupation alliées, comme toute force d'occupation, voulaient, autant qu'elles foulaient les citoyens

⁴ *L'Empire Ottoman, participa à la Première Guerre Mondiale aux côtés de l'Allemagne. Après la défaite, la ville d'Istanbul passa sous l'occupation Alliée de 1918 à 1923.*

tant bien que mal, le grec, nécessaire à son commerce.

Quant à la génération qui m'a précédé, comme elle avait étudié dans des écoles étrangères d'avant la République, elle a dû apprendre le turc après les études, parfois à un âge avancé. Pour les hommes qui se lançaient dans le monde des affaires, il était nécessaire d'apprendre la langue turque, pour les ménagères, c'était facultatif ou dépendait des exigences du milieu dans lequel elles vivaient.

Un point mérite l'attention : les auteurs levantins de la génération qui m'a précédé ont écrit leurs récits, leurs poésies, leurs souvenirs et leurs livres en langue étrangère, de préférence en français. (Duhani³, Sperco, Puller, Karasu, Primi, etc.) Ce n'est pas pour faire mon propre éloge que je le souligne, mais je crois être le seul Levantin, sinon la seule personne de nationalité étrangère, de la dernière génération à avoir travaillé dans la presse turque et rédigé tous ses livres en langue turque.

Ce problème linguistique était dû au fait que Beyoğlu était un espace typique, *sui generis*. Jusqu'au milieu du siècle dernier, Beyoğlu était la zone des ambassades, des consulats, des églises, des hôtels privés, des élites minoritaires, des étrangers et Francs d'eau douce.

J'ai, sous la main, un volume de la *Revue de Constantinople, politique, financière et littéraire* dirigée et publiée par le Viconte Alfred de Gaston, daté de 1876. Je cite, en témoignage, certains titres qui touchent à la haute-société et qui reflètent le panorama social de ce Beyoğlu cosmopolite du siècle dernier :

- Bal masqué au Théâtre Cocordia. Entrée : une livre turque. Question : M. Manasse, propriétaire du Restaurant du Luxembourg, donnera-t-il un bal cette année?
- Spectacle au Théâtre des variétés : La Grande Duchesse d'Offenbach, avec, dans le rôle principal, monsieur Berlinguard, fort connu des spectateurs.
- Bal du Nouvel An à l'Ambassade France.
- Bal à l'Ambassade de Autriche-Hongrie.

³ A titre d'exemple, on peut citer, de Saïd Naum-Duhani, *Vieilles Gens, Vieilles Demeures* (éd. Du Touring et Automobile Club de Turquie, 1947) ou des souvenirs publiés sous forme de feuilleton comme *Cinquante ans d'Oisiveté, Feuilles épars* ou *Chez Maritza*.

- Arbre de Noël à l'Ambassade de Russie.
- Cocktail d'inauguration à l'Hôtel particulier de M. Foster, directeur général de la Banque Ottomane.
- La même nuit, réunion chez Negroponti. Parmi les participants, le fameux banquier Georges Zarifi et la chanteuse-amateur Diaz de Soria.
- Récital donné par la Comtesse Sadowska, fort connue de la haute-société de Péra.
- Dîner de la colonie grecque chez Monsieur Sumaripa.
- Nuit de Carnaval chez Artin N..., à Ortaköy.
- Funérailles de Monsieur Aleon (l'ex-rue Aleon, aujourd'hui rue Ayhan Işık, tirait son nom de cette famille et de sa maison qui s'y trouvait) etc...

Telle était la Péra de l'année 1876 et des années qui suivirent. Une zone complexe formée par la fusion des colonies étrangères au sein de la ville d'Istanbul (ou plutôt en dehors de la ville d'Istanbul). Et les Levantins, de génération en génération, ont vécu et se sont fossilisés dans cette espèce de zone particulière, privilégiée.

Les Capitulations œuvraient, bien évidemment, en faveur de cette minorité, de ces gens heureux dans leur psychose minoritaire. J'avais écouté, dans mon enfance, maintes histoires de Levantins qui gagnaient l'immunité territoriale de leur ambassade en jetant par terre leur passeport et en mettant le pied dessus pour se soustraire des mains des *zaptiye* (gendarmes ottomans). Une aventure de ce genre est arrivé à mon oncle.

A partir de la Première Guerre Mondiale jusqu'à la Libération de la ville par les Turcs, cette Péra cosmopolite/levantine a ouvert ses bras d'abord aux Allemands, puis aux forces d'occupation⁴. On ne saurait imaginer qu'il en fût autrement : les colonies étrangères embrassaient leurs propres compatriotes, leurs soldats. En libérateurs ? Je ne pense pas tellement, car le Beyoğlu levantin était, depuis des lustres, une zone franche. D'autant plus que l'occupation amenait le désordre et engendrait la tension. Parce que les forces d'occupation alliées, comme toute force d'occupation, voulaient, autant qu'elles foulaient les citoyens

⁴ *L'Empire Ottoman, participa à la Première Guerre Mondiale aux côtés de l'Allemagne. Après la défaite, la ville d'Istanbul passa sous l'occupation Alliée de 1918 à 1923.*

turcs, posséder et exploiter Péra, et non pas la libérer. C'est d'ailleurs ce qui s'est produit.

Quel est le pourcentage des membres de la colonie de Beyoğlu qui a réellement ouvert les bras aux forces d'occupation? Je ne me souviens pas d'avoir entendu des propos très plaisants de la part des membres de ma famille qui a vécu ces années-là en plein Péra. A l'époque en question, ma mère avait pour fiancé un officier allemand qui avait laissé le bon souvenir des vivres abondants qu'il apportait à la maison et des bals où il amenait ma mère. En revanche, tout le monde se plaignait de l'attitude générale des forces d'occupation envers les femmes et de leur insolence. Il n'en allait pas ainsi dans les salons fréquentés par la haute société dans la mesure où l'appartenance à l'élite changeait bien des choses ; les femmes mariées ou les filles assaillies en pleine nuit par des soldats sénégalais appartenant aux forces d'occupation française n'étaient pourtant pas peu nombreuses. Et, bien qu'innoffensifs, les Sikhs de l'Armée britannique, se rappelait ma mère, semaient la terreur rien que par leur aspect.

A présent, une des caractéristiques engendrés par le fait d'être quelqu'un de Beyoğlu, d'avoir vécu parmi les souvenirs et les reliques de l'ancienne Péra, c'est d'être resté en deça du problème de l'identité culturelle. Non pas que cette identité soit bien déterminée (il y a tant de branches multiples et diverses qui remontent aux premières origines occidentales), mais parce qu'elle ne constitue plus, *a priori*, un problème. Ou, peut-être, parce que nous sommes tous des sortes de "cadis byzantins", pour reprendre l'expression chère à Metin Erksan.

Giovanni Scognamillo, Né à Istanbul en 1929. Historien de cinéma, écrivain et chercheur.

Ce texte est extrait de l'ouvrage de Giovanni Scagnamillo intitulé Souvenirs d'un Levantin de Beyoğlu (Bir Levantenin Beyoğlu Anıları, Istanbul, Metis Yayınları, 1990)